



Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

6 | 2016
Océan Indien

« Cap sur le mouvement »

Entretien avec Boris Gamaleya

15 octobre 2015 et 8 janvier 2016 – Barbizon

Daniel Delas, Jean-Sébastien Macke, Claire Riffard et Hervé Sanson



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/674>

DOI : 10.4000/coma.674

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Daniel Delas, Jean-Sébastien Macke, Claire Riffard et Hervé Sanson, « « Cap sur le mouvement » », *Continents manuscrits* [En ligne], 6 | 2016, mis en ligne le 31 octobre 2016, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/coma/674> ; DOI : 10.4000/coma.674

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.



Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Cap sur le mouvement »

Entretien avec Boris Gamaleya

15 octobre 2015 et 8 janvier 2016 – Barbizon

Daniel Delas, Jean-Sébastien Macke, Claire Riffard et Hervé Sanson

Boris Gamaleya nous a accueillis chez lui à Barbizon.

Sa fille, Ariane, est partie dans la cuisine chercher les cafés qu'elle nous a invités à prendre avec son père dans le salon.

La télévision s'agite bruyamment.

Arrive jusqu'à nous le parfum du carry au jacquier qui mijote.



Photo Rym Khene

I. La cuisine de l'œuvre

Boris Gamaleya : La cuisine est l'un des lieux où j'écris. C'est un lieu d'énergie. J'écris la nuit, au moment du réveil dans la nuit, avec une bonne tasse de café. Très souvent, vers minuit ou une heure du matin, je me dirige vers la cuisine, je prépare mon café et j'écris. Ça vient, c'est très fort. Quand une image vient, les autres se bousculent derrière. La nuit favorise. Énormément. C'est le meilleur moment pour écrire. J'aime tout poète qui se laisse partir à vau-l'eau.

HERVÉ SANSON : La cuisine donc parce que c'est un lieu d'énergie ? Pourquoi ?

B. G. : La cuisine pour l'identité créole c'est un haut lieu de référence alors que l'on descend.

H. S. : C'est un lieu de circulation ?...

B. G. : C'est un lieu où je peux rencontrer ma mère qui s'est remariée et qui me laisse avec ma petite chemise glacée approcher de la colonne de bambou... qui va chercher l'eau... l'eau salvatrice l'eau qui vient de la montagne de très haut de très loin... et quand on ouvre la porte de la cuisine où tout se fait les marmites les casseroles je m'approche de cette grande outillerie de fonte et je plonge ma main dans l'eau...

H. S. : Donc c'est le lieu du passage... des passages...

B. G. : Où je passe... où l'eau passe...

H. S. : La sensation...

B. G. : Où j'ai la sensation... la sensation d'avoir Dieu entre les mains.

H. S. : C'est très concret, c'est très réel.

B. G. : Oui très réel. Et on se donne l'un à l'autre... Dieu et moi. C'est merveilleux, ça n'a pas duré longtemps. L'eau continue de couler du puits... il était à très haute montagne, il roule à travers champs, les champs d'uranium...

H. S. : Puisque vous aimez écrire dans la nuit, est-ce que les images du rêve ont quelque chose à voir avec les images du poème ? Ou bien ce sont deux choses différentes ?

B. G. : Disons que je peux répondre les yeux fermés... c'est différent et en même temps c'est cela qui continue. Il y a une continuité... une solution de continuité. Sans solution finale, parce que Dieu je vais le retrouver plus loin plus bas. La raison militante m'attend à l'école pour me tracter de plus l'esprit.

H. S. : Pouvez-vous expliciter cette formule « J'aime tout poète qui se laisse partir à vau-l'eau » ?

B. G. : C'est toujours l'eau qui coule, qui passe. Qui descend... qui rompt une barrière... Alors Makes Montplaisir¹ c'est un lieu de passages finalement pour ceux qui m'attendent avec le coutelas, j'allais dire le kriss k-r-i-s-s...

H. S. : Ah le kriss, le coutelas... Et alors Makes précisément ? La fascination... enfin la force et l'évidence qu'a été Makes... est-ce que ce n'est pas aussi le son, la sonorité ? Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose qui passe par le phonème ?

B. G. : Il est là pour accueillir... pour faire passer. Il est là pour faire retentir la parole qui meurtrit. J'ai dans la tête la réponse mais je suis fatigué. Je suis celui qui se donne et ce ne sera pas sans difficultés. Lui non plus. Alors le haut continue dans la ravine de chaque côté de la maison que nous habitons avec la tentation...

H. S. : La tentation de quoi ? De suivre l'eau ?... De suivre cette eau ?

B. G. : Là je suis difficilement. Car il y a des étapes. Il y a une question d'étapes. Il ne faut pas brûler les étapes. Il faut laisser le courant lentement s'organiser.

H. S. : En ce qui concerne le mode d'écriture, quelque chose a-t-il changé – l'écriture poétique, la genèse du poème – quand vous êtes passé de l'écriture manuscrite à l'écriture sur ordinateur ?

B. G. : Oui, cela a changé... mais je ne sais pas très bien articuler la réponse à la question. Je ne sais pas, c'est difficile...

H. S. : Je me demande si cela n'a pas changé quelque chose pour le rythme du poème. Parce que dans votre poésie le rythme est essentiel... Est-ce que cela a changé quelque chose de passer de la main au clavier ? à l'écran ? À taper sur un clavier ?

CLAIRE RIFFARD : Je me demande si vous ne continuez pas aussi à écrire à la main en fait... et le clavier c'est le recopiage finalement...

B. G. : C'est une bonne question ça...

C. R. : Parce que les fiches elles sont récentes pour certaines... Elles datent d'après l'arrivée de l'ordinateur.

La question qui se pose c'est : comment est-ce que les fiches entrent dans la machine ? Est-ce que vous les recopiez intégralement ? Est-ce que vous les modifiez ?

H. S. : Vous n'en prenez qu'un morceau ?... qu'un fragment ?

B. G. : Oui et de la machine elles vont venir plus tard. Ce qui a un coût.

Fig. 1 Les fiches de Boris Gamaleya



Photo Rym Khene

Puis le bureau face à la fenêtre. Des fiches bristol sont posées sur un côté de la table de travail. Nous passons ensuite dans la deuxième pièce, sombre, une ancienne chambre d'enfant qui lui sert également de pièce à écrire. Un petit bureau devant une énorme affiche de rhinocéros qui couvre tout le mur. Un ordinateur portable. Une quantité de fiches bristol par terre, en piles colorées.

Aux murs, des rayonnages de livres.

C. R. : Ce que je trouve signifiant c'est la pile des livres qui sont immédiatement accessibles... pour l'écriture... dont vous nous aviez dit que c'était un choix... Même si tout n'a pas été choisi, mais enfin il y a là des livres particulièrement utiles. Plus que d'autres...

JEAN-SÉBASTIEN MACKÉ : Ce qui est intéressant c'est la spatialisation de la bibliothèque... Ah là il n'y a qu'une partie des fiches...

B. G. : Une série de fiches... Il y en a des milliers.

C. R. : Ça commence par Anaximandre... Il y en a des dizaines sur Anaximandre...

B. G. : Comme une volée d'oiseaux... voilà Anaximandre...

1 *Gamaleya lit ce qui est écrit sur une de ces fiches.*

Comme une volée d'oiseaux / Le multiple s'est répandu là / Où il y avait des espaces à créer / des îles des êtres à illuminer / Prodiges semence de l'un / Prodiges qu'elle rêve...

C'est déjà une précieuse indication. Ça je suis sûr que je vais le mettre de côté...

2 *Gamaleya nous montre le fichier word sur lequel il travaille actuellement.*

B. G. : Il s'agit de mon dernier travail, qui s'appelle *Jusqu'au dernier pluriel*. Vous pouvez faire défiler le texte, si vous voulez.

C. R. : Vous avez composé ce texte directement sur l'ordinateur ?

B. G. : Reconstitué à partir de ce qui était verbalement lancé... Et que je recueillais par hasard.

DANIEL DELAS : Quels sont les outils de l'écriture, pour vous ?

B. G. : J'utilise le Mac depuis trente ans. Avant, je n'avais pas de machine à écrire. J'écrivais à la main. Le principal outil, c'est le stylo.

Ariane : La poche est primordiale. Mon père choisit toujours des chemises avec de grandes poches sur le devant, pour y glisser, comme vous le voyez, un stylo et des bouts de papier.

B. G. : Tout commence avec ces bouts de papier. J'y note ce qui arrive. Puis je les recopie, il y a derrière un travail d'écriture, de réécriture.

A : Dans le dernier déménagement², il y a trois ans, un carton entier de ces notes sur ces petits papiers a disparu.

D. D. : Comment comprendre le lien entre ces fragments initiaux et le fichier informatique ? Quel rôle jouent les fiches bristol que vous nous avez montrées ?

B. G. : Ces fiches, c'est ma fille qui les a sauvées. Elles sont classées par ordre alphabétique. Elles sont le réservoir de mon encyclopédie alphabétique. J'en suis à la lettre D.

D. D. : Est-ce que l'on peut dire que les petits papiers passent dans les fiches, qui passent ensuite dans l'ordinateur ? Et avez-vous utilisé des fiches pour écrire tous vos livres ?

B. G. : Oui, il y a un travail de translation, avec des aller-retour. Pour finir un travail, je reviens toujours à ces fiches.

Il s'agit de rendre poétique ce qui ne l'est pas. Je ne m'arrête pas. Je recommence, avec une déperdition. J'éprouve l'importance du regard fautif.

Je suis en déchirure, en mouvement. Cap sur le mouvement.

II. Au commencement : des textes fondateurs

B. G. : j'écris aussi dans des cahiers.

D. D. : Remontons à votre premier ouvrage, *Vali pour une reine morte*³. Avez-vous conservé le manuscrit de cette œuvre ?

B. G. : Les manuscrits, je les envoyais à l'éditeur ou à l'imprimeur. Je ne les ai pas récupérés.

Dans *Vali pour une reine morte*, à la fin, je trempe ma main dans Dieu.

En ce temps-là j'étais déjà fasciné par l'album qui traînait dans le salon de ma voisine...

Un jour je l'ai ouvert, et je suis tombé sur la vision de l'homme grand vainqueur du monde... et atteint par la mort...

En ce temps-là quand j'ai écrit j'étais loin de ma ferveur d'aujourd'hui...

Alors voilà le commencement... Dieu délire Dieu... il est là....

Sous le doigt qui fait comme une harpe jaillir les accords...

Gamaleya se met à réciter.

En ce temps-là la reine en l'attente des rives
mille oiseaux lumière louaient sa haute histoire

et ne plissait nul spleen austral les neiges vives
en la paille des mers le ciel couvait ses jarres

songeuse elle avivait les feux de lycopode
les sonnailles de sable à ses chevilles bleues
et la ruche ancestrale aux béhases des dieux
et tout bien de l'épouse au mystique rapsode

ô reine et cette baie pour la pure nacelle
ton sein pour ma naissance et le psaume des conques
pour le miel le plus vert tes mains mon colocase
et les huttes encore en le bois solennel

soit ta longue patience au fil des millénaires
et s'en vienne l'écu par la houle écarlate
lune noire ma peine au loin au loin les voiles
les sistres de l'errance et les races nouvelles

lors au débouquement des stèles du ponant
couleuvrines tonnante au vent d'apocalypse
patemar malévole et mer processionnaire
ohé sus à l'ophir qui florine à tribord

lors fut grande ombre chue sur les troques fragiles
et mirage trahi au trouble des marines
et mon âme pleurant aux cimes de l'exil
rahariane et les dodos de morgabine

Alors pour moi le vrai commencement c'est ça. Dieu que les autres cherchent et qu'ils n'ont pas pu encore trouver... Mais moi là qu'est-ce qui profère cette parole première ? Voilà. *Vali* donne une réponse...

C. R. : La réponse c'est la reine malgache.

B. G. : Et cela je ne le renie pas. On le considère comme le texte fondateur de la poésie réunionnaise.

Là, les autres sont encore tête en bas. J'ai déjà viré de bord...

C. R. : Vous voulez dire qu'il y a maintenant certains recueils que vous reléguez ?

B. G. : Oui. Ça c'est le commencement et il y a toujours un lointain qui nous fonde...

Ce que vous dites là c'est pour m'inciter à me rappeler que je dois une suite... une suite à la Rivière-Saint-Louis...

La Rivière-Saint Louis c'est finalement ce qu'il y a de maladroit là-dedans et... le début mon père la mort de mon père⁴... le lointain qui se creuse là l'absence qui cogne fort au creux de l'âme... et les pleurs qui accompagnent ... et...

H. S. : Et déjà à cette époque il y avait le fameux dictionnaire bilingue qui appartient à votre père et que votre mère vous transmet... Ça commence là le dictionnaire en fait ? quand on parle du glossaire... de tout ce travail alphabétique, encyclopédique... il y a déjà le dictionnaire du père au commencement... Est-ce qu'il n'y a pas un rapport entre les deux ?

B. G. : Ma foi je tiens ça entre mes mains là et s'il est possible de rattraper...

Pour moi on est dans une grande... épopée. Pour moi c'est le Père absent définitivement ou alors mis en veilleuse... des esplanades qui sont montantes... descendantes bien entendu d'abord... la porte de l'église est ouverte... et les messes se disent au dehors comme au dedans à la gloire de Dieu qui laisse... qui ouvre encore plus grandes les portes... et par où passe le courant rentrant. Alors j'aimerais que cela ne soit pas une fin...

III. Premières transfigurations

B. G. : Je tiens à souligner que c'est un point de départ, Makes, pour rayonner dans toutes les directions. Au bout d'une route, qui s'appelle la Rivière-Saint-Louis, que je n'ai pas choisie, mais il a fallu passer par là, ma grand-tante et mon grand-oncle qui eux sont plongés dans la civilisation du maïs – tout au moins après coup le bonheur de nommer ce qui était là depuis longtemps, m'attendait...

Alors la rive... je débarque dans cette civilisation du maïs, l'épluchage...

Alors là c'est plus du tout le géranium... C'est la canne à sucre, le viager. Qui va me marquer profondément. Alors qu'est-ce qu'il y a à ajouter ?

Nous avons un jeune garçon en route vers l'exil qui déboule assez gaiement mais vite fatigué. Polpa – celui qui me conduit – me hisse sur ses épaules et on arrive finalement cahin-caha à cette maison bénie, pour ceux qui m'ont envoyé... ma mère qui n'aurait jamais pu m'envoyer à l'école à Makes. C'est une des raisons profondes, une explication profonde de cette histoire-là, première.

J'entre dans une ère de pauvreté. Je vais à l'école pieds nus – à l'école par exemple du cours complémentaire – et je ne pouvais pas me mettre au goût du jour. D'ailleurs il n'y en avait pas. Dans les années cinquante il n'y avait pas la possibilité de s'amender, de se mettre en forme pour des exploits de l'écriture. Je voyais les autres faire et ça me stimulait. Ah oui beaucoup... Disons extérieurement ça retentit sur l'ensemble... C'est tout l'ensemble qui est gagné à la fièvre du verbe.

Alors j'ai ma tante qui déjà en ce moment doit prendre grand soin de moi. Mon père qui est toujours là... Il est toujours là d'ailleurs, j'y crois profondément, à cette doublure... Je vous ai parlé de mon père lorsqu'il était en mal de santé et grâce à elle, j'ai pu – aux soins qu'elle m'a fournis – j'ai pu m'installer dans le futur.

Ma tante me confie à un groupe de garçons du même âge que moi avec plein de recommandations « Attention à ne pas tomber de l'arbre », et autres développements... Bon. Ce que je voyais de la ravine dans laquelle nous imprimions nos jeux – on courait

l'un derrière l'autre – en criant... c'était vraiment sauvage... et bénéfique... J'ai très vite acquis une santé extraordinaire... Ah oui je ne sais pas d'où ça vient. Mais j'ai bénéficié de quelque chose qu'on appelle... qu'on appelle je ne sais trop comment... Je vois que c'est un petit peu difficile de vraiment faire route ensemble. Les uns les autres. Alors la grande maison de la voisine – du voisin – haut perchée sur un mur d'où l'eau descendait pour créer d'autres illusions... mais je ne disais pas le mot, ce n'était pas à moi de dire que ce n'était qu'illusion, moi je voyais un immense bateau qui appareillait dans tous ses éclats, avec les effets de multiples oiseaux, charrettes, euh... et ça continuait... plus loin, le dimanche... le samedi, bien entendu... il y a des jours qui étaient sauvages... Ma tante était sans enfants, et j'étais le dernier qu'elle recueillait,... ensuite qu'est-ce que j'ai à dire ? plein de choses j'ai ruminé cela... malheureusement il n'y a qu'une partie de la cale du bateau, qui apparaît...

H. S. : Et ce bateau, est-ce que c'est l'arche ? Est-ce que ça a à voir avec l'arche ?

B. G. : Ah oui... Mais c'est une explosion de lumière, d'éclats, de vitres... de fleurs... qui occupaient l'espace très vite... sitôt installé dans cette Rivière-Saint-Louis, je me taillais un chemin extraordinaire,... là il y a une rencontre avec mon frère, on est allés le chercher, parce que ma grand-mère succombait à Saint-André, je finissais par répondre à ce qui était de connivence entre eux, elle et lui...

C. R. : Le frère était gardé par la grand-mère... Ils ont été gardés dans deux familles différentes. Vous l'expliquez... Vous revenez souvent à ces souvenirs d'enfance comme vraiment d'une fondation...

B. G. : La Rivière-Saint-Louis c'est cette école, d'abord l'école première, celle où l'on m'envoie pour les études secondaires, pour les études...

H. S. : primaires... ? élémentaires ?

B. G. : Oui, élémentaires, mais pour le privé, parce que quand j'ai déboulé de Makes, ce n'était pas dans le meilleur des cas La Rivière telle qu'elle aurait dû être... mais tout un assemblage qui s'instaurait et où je prenais part...

Mon frère m'attendait, si on peut dire, et entre lui et moi, nous avons ouvert, nous avons ouvert une aire de solitude... les robinets des fontaines publiques... sont chantantes... tentantes... chaque robinet c'est quatre-vingts au moins possibilités de créer, de continuer la route, créer jusqu'à présent à la racine... Makes, ensuite la Rivière-Saint-Louis... où je m'installe, où il y a des transfigurations un peu partout...

Finalement tout ça c'est banal... sauf j'y reviens – je tiens à ce que ceux qui m'écoutent en tiennent bien compte – c'est l'effet géranium léger, Makes Montplaisir... une canne à sucre... bon, arrêtons-nous à cette explosion du passé...

Alors on revient au départ qui est beaucoup plus fécond que tout le reste... Le départ c'est... diable diable diable... le dieu qui m'abandonne en ce moment... pas tellement pourtant... puisque vous êtes encore à mon écoute... ma parole célébrante puisque je fréquente les lieux saints marqués de petites bougies en cours de chemin. J'accompagne ma tante à des pèlerinages brûlants de vasteté. Oui. Voilà un sujet important. Ma tante m'emmène vers des lieux secrets, des quêtes mystiques, et des endroits d'où je reviens l'âme brûlante... Brûlé, oui os brûlés...

Normalement là j'aurais dû vous fournir long comme ça sur... mes hymnes à la joie...

J'ai des moments d'envolée, d'extase, où le moi répond présent... se donne... même jusqu'à Chestov... vous vous rendez compte ?... Alors il y a là dedans à prendre et à abandonner...

Mais beaucoup plus de mois de célébration qu'autre chose...

Quand je vais vers le lycée j'emprunte le petit train *lontan*⁵ comme on l'appelait c'est éblouissant c'est un intérieur de braise de vent soufflant à pleine extase. Donc j'aurais dû normalement vous raconter ce qui se passe au creux de l'âme quand je quitte l'Entre-deux⁶ où j'accompagne mon oncle suivi de mon frère nous montons vers les champs ou bien... allons allons allons... c'est à maudire ce moment-là...

Alors le chemin de l'Entre-deux me révèle beaucoup de joies je m'arrête voilà mon oncle lui poursuit sa propre méditation, bouddhiste sans doute... je ne sais pas trop ce qui lui arrive... mais moi je sais ce qui m'arrive c'est d'avoir à recueillir tout ça dans une grande marmite fondatrice celle du Verbe celle du...

H. S. : Des alambics... ?

B. G. : J'ai noté... j'ai beaucoup noté... le mois : tel ou tel endroit... tel ou tel bateau... j'ai eu beaucoup à écrire... et j'ai écrit et c'est éparpillé un peu partout... et je suis désolé de mettre un point à mes Tours Eiffel.

H. S. : Tout commence dans cette marmite finalement.

B. G. : Pardon ?

H. S. : Tout a commencé avec cette marmite finalement. La marmite dont vous parlez, c'est le commencement... C'est là que vous avez plongé la main. Et on y revient. On revient maintenant à cette marmite. À ce chaudron. On peut l'appeler de différentes façons.

B. G. : Ah oui oui oui. C'est inévitable... Mon premier souvenir finalement ce n'est peut-être pas ça, cette main de lumière, cette eau brûlante... C'est un ballot-letchi⁷, je crois, distingué comme tel... que du plus profond de la cuisine on recueille de la Rivière-Saint-Louis, tous les ans, à la même époque, la Rivière-Saint-Louis envoie à Makes ma grand-tante à ma mère, tous les ans... un ballot-letchi, un *goni*⁸ de letchi, si rougeoyant... Je crois que c'est le premier souvenir. Et chemin faisant c'est ce qui arrive comme meilleur trait du vide qui se commet...

Fig. 2 « Aux murs, des rayonnages de livres. »



Photo Rym Khene

IV. Circulations poétiques

B. G. : J'ai été publié tard.

D. D. : Mais vous écriviez ?

B. G. : J'écrivais, bien sûr, quand j'avais 20 ans. Sur le modèle de Leconte de Lisle. Leconte de Lisle qui me suit du regard. Il a fait le tour de l'Afrique, il s'incline sur le tombeau de Napoléon. Comme Chateaubriand. Mais il a plus de commisération, de compassion. En même temps, le départ, la poursuite du voyage. Leconte de Lisle est vite dépassé ensuite.

H. S. : Pourquoi cette persistance de Napoléon ?

B. G. : Parce que... je peux vaguement vous répondre... mais je crains...

C'est parce qu'il y a chez lui de l'intuition, il y a chez lui une admiration de l'autre...

Il y a chez lui les robinets chantants de ma roue tournante... qui mènent via l'école, via l'église...

H. S. : Au début, quand vous commencez à écrire, vous imitez donc Leconte de Lisle ; comme tout poète débutant, dans le début de la quête, imite certains « maîtres »... Il a été dépassé ensuite, comme vous dites. Mais y a-t-il quelque chose qui vous ait retenu chez Leconte de Lisle ?... rien du tout peut-être ?

B. G. : Pas du tout. C'est typique, il faut s'y mettre, se pencher sur la question et sa réponse... ça devait venir, on ne pouvait pas l'é luder... Étant en difficulté là, on recueillait le fruit amer de la parole d'outre-mer...

C'était plus prolifique du côté de Haïti par exemple...

H. S. : Avant *Vali pour une reine morte*, il existait une poésie réunionnaise certes mais c'était une poésie s'inscrivant dans la poésie française...

B. G. : d'imitation...

H. S. : d'imitation. Une poésie suivant, disons, le mouvement de la métropole. Leconte de Lisle était le chef de file des parnassiens, l'artisan premier de ce mouvement certes... mais cette poésie s'inscrivait, s'épanouissait dans le champ de la poésie hexagonale.

B. G. : Vite que vienne la délivrance ! Il fallait remettre les choses dans leur endroit. Alors qu'elles étaient à l'envers.

Même Albany avec *Zamal*⁹, il n'a pas fait le saut.

Oui je puis dire que c'est moi qui ai indiqué ce qu'il fallait faire...

Je descends la Rivière St Louis, et poétiquement... en poésie cela veut dire que j'ai un grand poète – malgache aussi d'ailleurs – il y a les Malgaches qui m'attendaient d'ailleurs... Rabearivelo¹⁰ ... Je m'attendais à cette question, mais malheureusement ces poètes croulaient dans la solitude, dans le non-être on peut dire... À côté de mon bateau, il y avait d'autres transfigurations, mon frère comme je disais tout à l'heure, je l'ai sauvé de notre destin malheureux, de séparés... ensuite est venu le temps de Césaire, non pas cheminant à la Rivière-Saint-Louis, gaillardement, il n'y a jamais mis les pieds...

H. S. : À La Réunion ?...

B. G. : Ça c'est important... Parce que les uns et les autres s'enorgueillissaient du passage de tel grand écrivain africain, Senghor... J'ai retenu par contre de ces rencontres un délivreur, une délivrance plutôt, ah j'ai oublié... Où est-ce qu'on en est là ?

H. S. : Nous parlions de Césaire... des poètes... de la Négritude... à un moment on parlait de la Négritude...

Je crois que vous n'avez jamais trop aimé ce mot de « Négritude »...

B. G. : Non, en effet. Alors... la suite c'est la culture de la canne, la sirène qui souffle, qui siffle, la grande marmite de bois dans laquelle je m'installais pour broyer le café... finalement il y avait du bon et du pas bon à tout cela... plus de bon que de pas bon finalement... Alors nous voici à La Réunion... oh pardon, nous sommes en France, et les voyages qui forment la jeunesse ont été vécus comme de bons événements, mais très vite le retour à La Réunion a tourné court... mon bateau de référence est toujours là, et les étincelles, tous ces éclats, les oiseaux sont toujours là... les guêpiers sont toujours là... voltigeant d'un cou ou d'une joue à piquer, du haut de l'amandier fleuri ils vous sautaient dessus, et voilà comment on se faisait des ennemis à la Rivière-Saint-Louis... on confiait au guêpier le soin de poursuivre la besogne. Alors la suite bon c'est... qu'est-ce que c'est que cette suite... j'entre précipitamment dans la Rivière-Saint-Louis, il y a une boutique qui m'appelle... une boutique de Chinois... parce que la Rivière-Saint-Louis c'est un ensemble très métissé... où Chinois, Malgaches, Arabes, Malbars, sont là sont réunis... formidable tout cela... et après ben je ne sais plus trop...

H. S. : Mais il y a eu les contes également... avant *Vali pour une reine morte*... il y a eu les contes, les contes créoles...

B. G. : Oui, enchantés, enchanteurs... les contes nous ramènent au temps de la maison... de la maison, des maisons où la nuit on donne à plein toute sa mesure... on donne toute sa mesure c'est-à-dire la nuit les gens se rassemblent pour écouter le plus habile d'entre eux pour la parole... il y en a là des contes...

H. S. : Mais, vous, vous êtes un des premiers à avoir recueillis ces contes, à les avoir publiés dans des revues... traduits...

B. G. : Absolument... publier... ça a été difficile...

H. S. : Ce qui me semble très important dans votre œuvre, dans tout ce que vous avez écrit, c'est ce que vous avez fait – non pas se faire affronter, mais ce qui est plus intéressant encore – confronter les mémoires... les mémoires de La Réunion... c'est cela qui me semble particulièrement fort. Parce que c'est aussi bien la « marronnie » – les nègres marrons, Simangavole, Anchaing, Sinacane, par exemple, mais c'est aussi Madame Desbassayns... Omblin... Ce sont les deux mémoires qui se retrouvent ensemble dans le texte...

B. G. : Oui, une vastitude qui s'empare de l'esprit, et qui ne demandait que cela d'ailleurs, parce que au prix de cet inconfort... il y a au bout la délivrance. La délivrance est venue – gloire à elle – elle est sauvée,... oh mon Dieu...

H. S. : Vous avez dit la délivrance... la conciliation peut-être aussi non ? la conciliation ? la réconciliation ? Je ne sais pas...

B. G. : Quand on passe d'une littérature à une autre...

H. S. : Quand on arrive à faire le passage ?... On a utilisé le mot de passage ce matin, quand on arrive à faire le passage d'une mémoire également à une autre, peut-être...

B. G. : On a mis du temps...

H. S. : Oui, mais dans ce mouvement dont vous parliez, pas de clôture, pas du tout, au contraire... on est dans la vastitude... Parce que c'est la Réunion mais qui prend place dans un ensemble... dans une ouverture totale à d'autres histoires, à ce qui l'entoure, à ce qui l'environne, y compris par les mythes dont vous avez parlé... la Lémurie... le Gondwana... les

Mascareignes... C'est donc la mémoire malgache, la mémoire africaine... toute une mémoire indiano-

B. G. : Océanique...

H. S. : indiano-océanique... C'est tout cela qui donne cette force précisément. Ce n'est pas la Réunion stricto sensu. La Réunion se déborde en quelque sorte... Elle se déborde elle-même...

Vous disiez donc dans un autre entretien que vous n'êtes jamais allé aux Antilles... Est-ce que cela ne révèle pas quelque chose – peut-être que cela ne révèle rien – est-ce que les Ultramarins – comme on les appelle – sont obligés de se connaître les uns les autres ? Peut-être pas forcément... Que peut-on peut dire là-dessus ? le fait que les Antillais peuvent ignorer la Réunion... et que les Réunionnais...

B. G. : Que notre réunionnité passe par les Caraïbes...

H. S. : Oui, pourquoi pas... elle le pourrait, ou par d'autres Ultramarins, les Polynésiens par exemple...

Et en fait chacun ignore un peu les autres, on a un peu cette impression...

B. G. : Entre eux ils ne s'ignorent pas... Ils sont très féconds, dans leurs rapports les uns aux autres. Il me semble... Ils sont bien installés dans leur quête admirative...

H. S. : Césaire, c'est donc peut-être une exception, en ce sens...

B. G. : Oh il m'a brûlé l'âme...

D. D. : Il y a dans votre poésie un retour régulier à l'alexandrin. Pourquoi ? Pouvez-vous expliciter cette présence ?

B. G. : J'aime les alexandrins. Le premier qui m'a emporté dans son tourbillon, c'est Racine. Je lisais aussi Claudel. Claudel c'est grandiose, il y a des choses qui parlent. C'est magique. Je lisais aussi Saint-John Perse. Marina Tsvetaïeva. J'ai écrit sur elle. Dans la version de Marina du mythe de Thésée, Thésée offre Ariane à Bacchus. Le personnage d'Ariane a été un personnage-clé pour moi.

H. S. : Oui les poètes russes dont il faudrait parler. Tsvetaïeva, Maïakovski...

B. G. : Maïakovski est un cas curieux, c'est la voix de la Révolution, sa poésie bombarde les tympans des masses ouvrières venues applaudir...

H. S. : Et puis il y a surtout un poète très important qui a joué un grand rôle dans ce que vous avez pu écrire, c'est Pessoa... l'écrivain portugais...

B. G. : Ah oui... Quillier a relevé que très tôt j'ai abordé Pessoa... Ah ben voilà un mystère...

Voilà une extase... D'où ça vient... je laisse flotter sa combine, toutes les arches, toutes les fibres du monde...

H. S. : Et d'ailleurs dans ce recueil, *Jets d'aile, vent des origines*, il y a une partition de Patrick Quillier à partir de poèmes de Fernando Pessoa. *Além da dor*, sur un poème de Fernando Pessoa... Donc ça c'est quelqu'un d'essentiel...

Ces poèmes font également allusion au roi Don Sebastião¹¹. J'avais relevé avant de venir dans *Jet d'aile, vent des origines* « Sois pluriel comme l'univers » – ça c'est Pessoa avec l'hétéronymie – et « Sois autre encore et toujours » - cela est de vous.

B. G. : Vous citez, mais j'ai perdu : « Mausolée... »

H. S. : « Ni mausolée n'est une île ni mot isolé »

B. G. : J'ai été content de trouver cela et de le soumettre à l'admiration de Quillier.

Il y eut Rimbaud. C'est un modèle pour le surgissement des images. Il a failli mettre le pied à La Réunion !

D. D. : Je reviens un instant à Leconte de Lisle. On peut dire que l'humour n'est pas au centre, chez lui. Alors que votre œuvre est un festival d'humour. Vous avez divorcé ? Vous l'avez trouvé trop sérieux ?

B. G. : C'est qu'il martèle, comme les symphonies de Beethoven. Il n'offre pas d'alternative, pas de choix. Mais je ne peux pas me défaire de Leconte de Lisle. Je ne peux pas me fâcher avec lui. C'est une poésie adjectivée. Je pense aussi aux « Conquistadors » de Heredia, dans *Les Trophées*.

Césaire a brouillé les pistes.

La rivière Leconte de l'Isle, c'est le classicisme. Le jet. L'Est m'a sauvé de l'Ouest. J'allais vous parler de l'Orient, de l'Asie orientée. Qui m'attendait. Est-ce oriental, et donc mystique ?

D. D. : Je lis dans votre cahier manuscrit cette formule « Je me souviens quand on monte, jamais quand on descend ».

B. G. : Vous avez mis le doigt sur la plaie. Il faut aller au bout.

Tout est là, à dire. On est mille poètes en même temps. Je descends des Makes, je rencontre l'autre.

À Tackchent, au Congrès des écrivains d'Afrique et d'Asie, (c'était sous Brejnev), j'ai lu un texte en russe. Paru dans *L'Arche du Comte d'Orphée*, traduit en russe. Un passage déclenche un tonnerre d'applaudissements. C'était une période mystique.

Quillier m'a ouvert à d'autres poésies, qui me sont aujourd'hui indispensables. Char. Avec Quillier, on se déclenchait du Char.

D. D. : Ni poète de la terre, ni poète de l'eau, de la mer, vous êtes un poète de l'oiseau ?

B. G. : *Des yeux purs dans les bois*

*Cherchent en pleurant la tête habitable*¹²

Je me suis laissé noyer par l'extase mystique. J'en trouve des traces dans les églises. Dans la musique tibétaine.

A. : Mon père suit attentivement les émissions sur le bouddhisme du dimanche matin à la TV.

B. G. : Je suis à la recherche de moi-même, dans ma nuit en plein jour. Il se trouve que le temps m'est accordé.

H. S. : Et en ce moment, ces dernières années, quels sont ces poètes alors qui vous accompagnent ?

B. G. : Eh bien comme j'ai passé mon temps... c'est pour ça que j'ai beaucoup de vide dans ma tête... alors quels sont les poètes que je croise et décroise... Ils sont majeurs, ils sont prestigieux...

H. S. : Char par exemple, ainsi que vous le disiez à Daniel ?

B. G. : Ah bien sûr !... Après coup le poète nommé Char c'est un poète – capitaine Alexandre – ça on ne peut pas le rater...

H. S. : Saint-John Perse aussi ?...

B. G. : Alors oui, après Césaire et en même temps que lui, pour le délivrer, pour nous délivrer de lui, il y avait Saint-John Perse... Ah oui cette belle langue dans une profonde église... le désert de Gobi etc... les cavalcades à travers l'espace... tout ce qui ouvre, tout ce qui est ouverture...

H. S. : Oui donc Char... Saint-John Perse... Je pense aussi à quelqu'un qui a compté pour vous – je le sais, et j'ai vu d'ailleurs dans votre bibliothèque des livres de lui, donc ça m'a donné envie de l'évoquer avec vous – c'est Chestov.

B. G. : Ah bon... Vous avez fréquenté Chestov ?...

H. S. : Oui j'ai fréquenté un petit peu Chestov, pas directement, mais par un poète, que vous connaissez forcément : Benjamin Fondane...

B. G. : Oui c'est un admirateur de Chestov... j'ai de lui...

H. S. : Oui, les *Rencontres avec Chestov*. Je l'ai vu dans votre bibliothèque effectivement...

B. G. : J'ai même failli commettre la folie d'un va-et-vient entre l'un et l'autre... Chestov et Fondane.

H. S. : Oui je vous disais ça car il y a une référence dans ce recueil *Jets d'aile Vent des origines* ; il y a une référence à Chestov : « Et la nuit de Gethsémani qui s'en tient aux pages de Chestov sur Pascal éparpille le sud en petites Sibéries... »...

B. G. : Si je reprends le parcours que j'avais esquissé tout à l'heure, alors d'abord il y a Les Makes. J'embrasse des choses qui ne sont pas nommées. Mots qui s'amplifient, qui se jettent loin.

Puis un mouvement vers l'occidentalité : ma lecture des poètes français.

D. D. : Quels liens avec le créole ?

B. G. : Ca va, ça vient. Je ne veux pas devenir un poète officiel, comme Aragon.

D. D. : Et le lien avec le surréalisme ?

B. G. : Je reproche à Césaire sa négritude. Si j'étais Antillais, je m'en mordrais les doigts. Je n'ai jamais été aux Antilles. De même que Césaire n'est jamais venu à La Réunion ! Mais j'en reviens à l'écriture. C'est un jet qui part, qui sourd. Je n'ai pas les moyens de vouloir autre chose.

C'est d'abord Les Makes qui ne parle pas.

C'est ensuite la découverte des mondes que j'attendais. Un horizon occidentalisé que je me restitue. Morceau par morceau. Des grandeurs qui m'assaillent.

J'ai perdu du temps parce que je n'ai pas poussé plus loin que Les Makes. Dans la nuit. La nuit est l'origine.

D'où vient l'homme ? J'écoute. Je prends acte. J'embrase. Je marche entre de gros blocs. De bloc en bloc en montant. Je chante un hymne à la liberté, au marronnage. À Dieu.

Je n'ai pas à mesurer, à peser. C'est là.

NOTES

1. Makes ou Les Makes est un village de la Réunion, dans les hauts de Saint-Louis, offrant un somptueux point de vue sur le cirque de Cilaos. Gamaleya y a passé son enfance au lieu-dit Montplaisir. Il est le lieu des premières révélations, des premières images.

2. Boris Gamaleya et son épouse, Clélie, ont quitté La Réunion en 2012 pour venir s'installer plus près de leurs enfants, à Barbizon.

3. *Vali pour une reine morte* est le premier livre de poèmes publié en 1973 par Boris Gamaleya (réédité en 1986 à Saint-André chez Graphica). Son irruption dans la littérature réunionnaise, d'un avis unanime, a bouleversé le paysage littéraire réunionnais et l'a fait entrer dans la modernité.
 4. Le père de Gamaleya, émigré ukrainien arrivé à La Réunion après la révolution d'Octobre, meurt en 1932, tué par la chute d'un arbre lors d'un cyclone, alors que Boris n'a pas 2 ans.
 5. Ce terme créole désigne une chose ancienne, ou appartenant au passé.
 6. L'Entre-deux est le nom d'un village à La Réunion.
 7. Le ballot-letchi désigne une claie contenant des letchis.
 8. Un *goni* signifie un sac.
 9. Jean Albany (1917-1984) est un poète et peintre réunionnais, inventeur du mot « créolie », et auteur du célèbre recueil *Zamal* publié en 1951. Cette œuvre a établi la possibilité d'une créolité que le reste de l'œuvre s'est ingéniée à explorer.
 10. Jean-Joseph Rabearivelo (1903-1937) est le premier grand écrivain (poète, prosateur, traducteur) malgache d'expression française. Il peut être considéré comme l'introducteur de la modernité dans les lettres malgaches. Il écrit également dans sa langue maternelle, le hova.
 11. Le roi Don Sebastião (Sébastien 1^{er} en français) fut roi du Portugal de 1557 à 1578.
 12. Il s'agit de vers de René Char, extraits de *Bel édifice et les pressentiments* (1934).
-

AUTEURS

DANIEL DELAS

Professeur émérite de l'Université Cergy-Pontoise

JEAN-SÉBASTIEN MACKE

Ingénieur de recherche à l'ITEM CNRS-ENS

CLAIRE RIFFARD

Ingénieure de recherche à l'ITEM CNRS-ENS, rédacteur en chef de la revue *Genesis*

HERVÉ SANSON

Rédacteur en chef de la revue *Continents Manuscrits*, spécialiste de génétique et de la littérature algérienne francophone